

La patrie suisse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dein l'artse quand lè bombe dâi cieux l'étant âo-verte. Lo catsimo desâi lè bonde des cieux, mâ on compregnâi mî quand on récitâve lè bombe. Et pu Noé l'avâi latsî on pindzon que l'êtâi 'na colombe ; aprî cein, lo bon Dieu l'avâi einvouyî on-na grouch'ôura po chêtâs la terra. Cein l'êtâi bin eimbovellâ po dâi petit quemet no. La leinga no verive, lè su et on einmèclliâve lè reponse :

D. — *Que fit Noé après le déluge ?*

R. — *Il lâcha un grand vent qui sécha toute la terre.*

Ah ! clliâo vesite dâi z'autro iâdzo !

Marc à Louis.

Au tribunal. — Où habitez-vous ?

- Nulle part.
- Et vous ?
- En face de mon camarade.

Réponse difficile. — Maman, qu'est-ce que c'est qu'un grand quart d'heure ?

- Un peu plus d'un quart d'heure...
- Et un petit quart d'heure ?
- Un peu moins d'un quart d'heure...
- Et un bon petit quart d'heure ?
- Ouf !

UN BON MARCHÉ

Il y a pas mal d'années que cette petite histoire s'est passée ; c'était du temps, de l'heureux temps, où le vin de Lavaux, Riex ou Epesses, se vendait 18 ou 20 centimes le litre, si ce n'est encore le pot.

Un brave homme de la Vallée, s'appelait-il Golay, Meylan ou Rochat, venait-il du Brassus, du Lieu ou des Bioux, je ne saurais vous le dire ; un brave Combiér, dis-je, s'en fut, comme il le faisait chaque année, acheter du vin du côté d'Epesses. Il se mit en route avant jour, avec son char et sa fuste ; une fuste n'était pas de trop, vu le bon marché du vin cette année-là. Après avoir traversé tout le canton, il arriva à Epesses. Ordinairement, il arrêtait à l'avance le vin qui lui était nécessaire ; mais, cette année-là, il se dit qu'il en trouverait tant qu'il en voudrait, du bon et presque pour rien, car les caves en regorgeaient et les vigneronnes ne savaient souvent pas où le loger. En arrivant, son premier soin fut d'aller boire une verre à la pinte, pensant bien y rencontrer quelqu'un qui aurait du vin à vendre. Il y trouva, en effet, un Bovard ou un Duboux avec lequel il entra en conversation, lui expliquant le but de son voyage. Il n'aurait pas pu mieux tomber, car ce vigneron avait justement du vin à vendre. On but quelques demis et l'on parla du prix. Le vigneron laissait son vin à 18 centimes, ne sachant où tout le loger ; le Combiér, voulant profiter de la situation, n'en offrait que 10 centimes. Ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à céder. « Allons d'abord le goûter », dit le vigneron ; et, il emmena notre Combiér à sa cave. On goûta et regoûta le nouveau ; et, dans son accent chantant, l'homme de la Combe le trouva bien bon ; mais il ne voulut pas déborder de son offre de 10 centimes ! Le vigneron, voyant à qui il avait à faire, à un tout malin, lui dit tout à coup : « Eh bien, je préfère vous remplir votre fuste pour rien, plutôt que de vendre mon vin à ce prix ! » Allez chercher votre baril, qu'on le remplisse pour le voyage ; et, pendant que mes fils rempliront la fuste, allons manger un morceau en rebuvant un verre. » Le baril fut rempli... et la fuste aussi ! Notre Combiér, radieux reprit le chemin de la Vallée, le ventre plein, la tête lourde un tantinet, mais le cœur léger ! En route, il fit de fréquentes caresses au baril, dont le contenu était réellement de tout premier choix. A la tombée de la nuit, il arriva au pied du Jura, mais, pour monter le Mollendruz, il fallait doubler ; car, son cheval qui avait déjà fourni une fameuse course, n'aurait jamais pu arriver seul, avec la fuste, à la Vallée. Dans un des villages du pied du Jura, on trouva donc un cheval de renfort, dont le propriétaire consentit à venir doubler jusqu'au Pont. En chemin, le baril reçut encore de nombreuses visites ; aussi, en arrivant au Pont, il n'y restait plus que l'arôme du délicieux Lavaux qu'il avait contenu. On ne pouvait, cependant pas se quitter sans boire encore un verre ; aussi, on débordonna la fuste, et l'on se mit en

devoir de syphonner un peu du précieux nectar qu'elle contenait ; mais, tête du Combiér, ce n'était que de l'eau ! Comment, lui qui se croyait malin, il avait été pareillement joué ? Aller jusqu'à Epesses pour ramener de l'eau à la Vallée où il y en a déjà assez ! Et, payer encore un cheval de double pour traverser le Jura ! « J'aurais micux fait de lui donner ses 18 centimes à cette poison ». Vous pensez si le propriétaire du cheval de double rit de la farce ; et, le malin vigneron n'en dut pas moins rire et se vanter d'avoir roulé un Combiér, ce qui n'est, paraît-il pas facile ! Il avait bien dit qu'il remplirait la fuste pour rien ; mais il avait tout simplement oublié de dire avec quoi, voilà tout !

Pierre Ozaire.

LES BONS VIEUX MEDECINS

(Extrait d'une des intéressantes et spirituelles « Lettres vaudoises », de H. Laeser, journaliste).



Le temps n'est plus du médecin de campagne circulant à l'allure pacifique de son cabriolet, dont les grelots s'entendaient au loin. Dans les champs, les travailleurs relevaient leur torse courbé sur les sillons et disaient : « Voici Monsieur le docteur qui passe ». On lui tirait son chapeau ; on le suivait longtemps du regard. C'était un petit moment de détente qui augmentait encore la reconnaissance pour le docteur. Il arrivait qu'on barrait la route au cabriolet, pour demander conseil et même se faire traiter. Dans la région d'Echallens, par exemple, les vieux parlent encore du bon et jovial docteur Gottofrey, qui tutoyait chacun, ne faisant pas tant d'histoire pour arracher les dents au bord de la route, le patient installé sur un talus ou sur une boue-roue, tandis qu'un voisin hélé en plein travail, tenait d'une main de fer la tête du client...

Le temps n'est plus davantage du médecin à cheval, en général coiffé d'un casque colonial, qui parcourait un immense rayon de territoire au trot de sa monture, la troussée accrochée à la selle. Rien qu'à l'entendre sauter à terre, attacher son cheval à la porte de la grange, puis pénétrer dans la cuisine en faisant sonner ses éperons sur le carrelage, on se sentait déjà regaillardir.

De nos jours, les médecins vont en auto. Le malade ne connaît plus guère les longues heures d'attente de jadis. Et puis, la corporation s'est accrue. Il arrive même qu'on parle de saturation. N'empêche que, malgré la concurrence, les bons médecins sont sûrs de faire leur chemin et leurs affaires. Ils savent bien que, suivant le mot d'un auteur de la Renaissance, « science sans conscience est la ruine de l'âme. » Et, à ce sujet, la Chambre des médecins aura peu de besogne. Ils savent aussi qu'à toutes connaissances et tous les scrupules, il faut joindre une bonne humeur aussi indispensable que les remèdes, ne pas craindre à l'occasion de manier le balai et le torchon ou même fricoter un petit plat réconfortant pour un malade abandonné de tous.

Et puis, surtout, ils se rappelleront la réponse d'Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guérit... »

La Patrie Suisse. — Le numéro 931 (14 mars) de la « Patrie suisse » est riche en portraits : ce sont entre autres ceux de deux disparus, Ernest Chatelana, professeur, et Louis Esseiva, sculpteur, puis de MM. Henri Mouttet et Alfred Rudolf, les nouveaux membres du Conseil exécutif du canton de Berne, de M. Nicolas de Weck, qui vient d'être appelé comme secrétaire du Conseil du port de Dantzig, de M. le Dr René Burnand, actuellement directeur du sanatorium Fouad à Helouan (Egypte). L'actualité y est représentée par le cours de ski du Club alpin suisse à Moiry, par le 2e Bal de l'Arc en Ciel à Lausanne ; le pays, par de belles vues du lac Ryffel, de la Dent Blanche, du glacier du Rhône, de la route de la Furka, tirées des « Merveilles de la Suisse », en cours de publication ; de la Pointe Dufour, vue d'un avion, du Collège scientifique cantonal à Lausanne, avec la Cathédrale comme fond ; l'art, par une bonne reproduction de « Chevaux sortant de la mer », d'Eugène Delacroix, propriété de M. Staub, à Mänedorf (Zurich), du reposoir de l'église de Fiaugères et de chandeliers de l'église de Sales (Gruyère), par Louis Esseiva. On y verra encore le sanatorium Fouad à Helouan (Egypte), les généreux français Pétaïn et Guillaumat, Lloyd Georges, le maréchal Diaz, qui vient de mourir, la mode et la page humoristique d'Evert van Muyden.

LAUSANNE

De notre ville de Lausanne,
Nous sommes fiers, assurément,
Car elle expose en courtisane,
Ses beautés pour notre agrément.
Baignant ses pieds de souveraine
Dans les flos calmes du Léman,
Elle étend les plis de sa traîne
Sur un pays d'enchantement !

La ville, sur ses cinq collines
Et les replis de ses vallons,
Etale palais et chaumines
En un fouillis plein d'abandon !
Avec une élégance extrême,
Les vertes forêts du Jorat
La coiffent de leur diadème
Bandeau de reine et d'apparat !

Lausanne, ville impériale,
Dressa les tours et les clochers
De sa gothique cathédrale
Près du Château de l'Evêché.
Sous cette égide tutélaire,
Se blottit la vieille Cité !
De nos jours, leurs flancs séculaires
Abriment l'Université !

Lausanne a subi l'influence
Des temps et des gouvernements !
Aimant les arts et la science,
Elle en répand l'enseignement.
Dans son enceinte hospitalière
L'étranger réside et se plaît !
Adoptant nos mœurs familières,
Il trouve ici repos complet !

Les pensionnats de demoiselles
Déversent dans notre cité
Leurs flots changeants de jeunesse
En quête de félicité !
Quelques esprits grincheux se plaignent
Des phares intellectuels
Qui, disent-ils, chez nous, éteignent
Les lumignons industriels !...

Il faut bien faire et laisser dire !
Même en payant de lourds impôts,
Sachons conserver le sourire
Surtout ne criions pas trop haut !
S'il est des gens qui sont à plaindre,
Les amoureux, à Saint-François,
Près des pigeons, vont se rejoindre
Et sont heureux comme des rois !

Louise Chatelan-Roulet.

Au bal. — Excusez-moi, monsieur, je suis un peu sourde.

- Tiens, et moi qui suis un peu sourd.
- Nous sommes faits pour nous entendre.

Le truc classique. — En vérité, cette satanée cuisine pourrait bien nous envoyer une dépêche quand elle vient nous voir -

— Pourquoi cela ?

— Mais pour que nous puissions lui répondre que nous sommes à la veille de faire un petit voyage !

DU TÉNOR DANS L'HISTOIRE

UI donc se lamentait, disant qu'on ne peut fixer sûrement le fait déterminant de la série nommée « les coups du sort » ? Une définition satisfaisante serait : le sort de coups !...

De laborieuses recherches m'ont fait rencontrer l'un des facteurs de l'Histoire : le Ténor ! Néron, le premier en date, — Noé perdit sa vie dans le déluge, on le sait, et Adam ne se fit connaître, n'ayant pas eu de maître ! — chaque époque est dominée par un ténor : Faust, Wether, Des Grieux, Lohengrin... J'en passe, et des plus forts ! Le ténor est un beau gars : il déplore ses malheurs avec une figure de circonstance ; Bouche en O et sourcils en circonflexe ! Des ténors, il y en a partout : sous le balcon des jeunevencelles et, à l'instar de leur patron Roméo (encore un ténor !), ils escaladent la frêle dentelle de pierre, ou simili-pierre ; ils sévissent aussi dans les cours, d'où ils font tourner les saucées, calcinent les rôtis, tout en incendiant le cœur des cuisinières sentimentales. Voici encore les ténors de la route, du volant, les ténors du bistouri ou de la cambriole (cela reste toujours dans le do-